

Individu et communauté*

Vous m'avez demandé de méditer avec vous sur la relation entre l'individu et la communauté, sur l'importance de la vie communautaire dans la vie religieuse. La nécessité de méditer ce thème vient aussi du fait que la relation entre chaque religieux et sa communauté semble être mise en question par l'attitude de l'État qui, dans différentes situations, ne tient plus compte de l'appartenance de certaines personnes à des communautés de vie, surtout s'il s'agit de communautés religieuses.

Un problème de toujours

Mais le problème de la difficulté de relation entre les individus et les communautés auxquelles ils appartiennent naît-il vraiment et principalement de l'attitude des instances civiles, de la culture laïque voire laïciste qui nous entoure, de la société postchrétienne dans laquelle nous nous trouvons ? Nous en avons l'impression. Pourtant, si nous regardons derrière nous dans le temps, dans les siècles, nous devons reconnaître que ce problème n'est pas né aujourd'hui. On pourrait illustrer cette difficulté pour l'homme du 20^e siècle, du 19^e, du 18^e, et ainsi de suite. On arriverait à l'homme du 6^e siècle, duquel s'est fort bien occupé saint Benoît, et puis à l'homme dont se sont occupés les pères et les mères du désert, etc.

Écoutez par exemple ce passage d'une carte de visite laissée par deux abbés de l'ordre Cistercien à mes ancêtres de l'abbaye d'Hauterive en 1486 :

Jamais et nulle part ils n'observent le silence, comme s'il n'était pas prescrit. Ils ne dorment pas dans un dortoir régulier, mais chacun a sa chambre au-dessus des voûtes du cloître. Si le cloître était fermé la nuit, ils ne pourraient pas sortir ; mais ils ne le ferment jamais. Ils ne

* Texte d'une conférence donnée aux abbés bénédictins et cisterciens à Paris en novembre 2010.

vont pas chanter les grâces dans le chœur, comme c'est la coutume dans l'Ordre, mais ils disent leurs grâces dans une sorte de cantine, dans laquelle ils mangent toujours, non d'un seul côté des tables, comme des religieux, mais à la manière des clients des tavernes (*tabernarii*), avec les familiers et les employés. Pourtant ils ont un réfectoire assez bon, s'il était un peu restauré. [...]

Les jeunes moines dans le monastère sont ignorants, rebelles, très mal instruits, sans connaissance du psautier, des hymnes, des cantiques, des antiennes et des autres choses nécessaires ; mal disciplinés, ne connaissant rien des cérémonies de l'Ordre. De ce mal, c'est l'abbé qui est la cause, qui les accepte comme moines avant qu'ils sachent ce qu'ils doivent savoir, et après ils n'apprennent plus jamais, et ils ne donnent aucun espoir pour le futur, à moins que Dieu les aide ! [...]

Monsieur l'abbé est avare et très cupide : il ne vénère que le dieu argent. [...]

Les moines possèdent des choses, n'obéissent pas parce que personne ne leur commande, l'abbé étant lent et ne s'amusant à rien d'autre qu'à l'avarice. [...]

[Sur la Sarine] passent tout le temps quelques bateaux [...] par lesquels transitent hommes et femmes de toutes sortes ; et il y a dans le monastère une taverne publique tenue par un certain religieux, dans laquelle il y a toujours des femmes dissolues et des hommes qui les conduisent et qui se battent de temps en temps entre eux, au point que naissent de là beaucoup de scandales, même pour les religieux, par leur faute ou par la faute des autres ; et le monastère même, à cause de cette taverne et du bateau, est pour tous un chemin commun et ouvert, alors qu'on pourrait faire autrement. Mais qui fait quelque chose ? Absolument personne¹ !

La relation entre l'individu et la communauté a donc toujours été problématique et menacée de décomposition. Il y a dans l'homme une force qui semble l'attirer loin de la vie communautaire. Aujourd'hui nous appelons cela « individualisme », nos pères parlaient de *singularitas*. Saint Benoît met bien en lumière l'enjeu de la confrontation de l'homme avec cette tendance dès le premier chapitre de sa Règle. Si les anachorètes et les ermites, « formés par une longue épreuve dans le monastère » et ayant « appris, grâce au soutien de nombreux frères, à lutter contre le diable », sont prêts à passer « de cette armée fraternelle au combat solitaire du désert – *ad singularem pugnam eremi* » (RB 1, 3-5), les sarabaïtes « vivent deux ou trois ensemble,

¹ Texte latin dans : *Mélanges à la mémoire du P. Anselme Dimier*, Arbois 1984, p. 179-181.

ou même tout seuls (*singuli*), sans pasteur, renfermés dans leur propre bergerie, et non dans celle du Seigneur » (*RB* 1, 8).

Il y a une solitude qui est le sommet de la vie communautaire, qui en émerge comme un fruit mûr, et une solitude qui n'y entre même pas, qui est refus de l'exercice et de l'expérience de maturation et d'épanouissement de soi que la vie commune offre et demande à l'individu.

Déjà à Jérusalem

Mais pour mieux comprendre ces affirmations si nettes et tranchantes de saint Benoît, remontons encore dans le temps et dans l'histoire de la tension entre individu et communauté pour arriver jusqu'à la première communauté chrétienne de Jérusalem. Or, le tout premier problème interne à la communauté, le tout premier scandale à l'intérieur de l'Église du Christ, et la toute première manifestation d'un individualisme venant blesser la communion, se trouve dans l'épisode de la fraude d'Ananie et de Saphire. Cette scène, qui décrit un peu le péché originel dans l'Église qui vient juste d'être animée par l'Esprit de la Pentecôte, un péché originel qui encore une fois est perpétré par un couple, peut nous éclairer sur l'enjeu de notre thème.

Je crois que retrouver dans les Saintes Écritures des références à ce que nous vivons, à ce qui nous occupe et préoccupe aujourd'hui, est pour nous essentiel afin de vivre les circonstances et les problèmes actuels à une lumière qu'ils ne produisent pas d'eux-mêmes, à une lumière qui les éclaire, et nous donne donc de les voir, de les discerner, de les comprendre, et si possible d'en faire quelque chose de plus que de simplement les constater, les subir et nous en plaindre.

Il ne s'agit pas de faire du fondamentalisme biblique. Le fondamentalisme biblique est là où la parole de Dieu est mise à la place de la réalité. La parole de Dieu ne remplace pas la réalité : elle l'éclaire, elle doit nous aider à voir la réalité encore plus réellement, dans toutes ses dimensions, dans toute sa vérité. L'action de la parole de Dieu dans la réalité humaine n'est pas celle de formater des situations idéales, facilement utopiques, mais de susciter et motiver un mouvement de la liberté vers le bien, qui s'appelle conversion. Une réalité humaine jugée ou, mieux, discernée par la parole de Dieu, devient une réalité face à laquelle et dans laquelle la liberté voit se tracer un chemin de conversion, un chemin où le changement de la réalité commence et même s'accomplit dans le

cœur de l'homme, au cœur donc de la réalité créée. Méditons alors sur l'épisode de la fraude d'Ananie et de Saphire. Il touche de très près notre thématique.

La communion des biens était dès le début de l'Église un signe d'appartenance à la communauté. Comme le soulignera plus tard saint Benoît, il s'agissait de passer du « sien » au « nôtre », des « choses propres » aux « choses du monastère » (RB 58, 26). Le geste de mettre ses biens à la disposition de la communauté était un témoignage concret et réel d'appartenance. Les choses, surtout les vêtements, sont symbole de la personne. Donner tous ses biens, se dépouiller, voulait exprimer l'affirmation d'être tout entier à l'Église, au Corps du Christ, donc au Christ lui-même. C'était un signe d'appartenance de la personne, et pas un simple geste de soutien des œuvres de l'Église, d'autant plus que, au début, l'œuvre de l'Église était l'Église elle-même, car les pauvres n'étaient pas aidés seulement avec l'argent, mais étaient considérés comme des membres privilégiés du Corps du Christ. Ce qu'on leur offrait était tout d'abord la fraternité, l'appartenance à la communauté comme réponse au besoin fondamental de la personne, qui était celui de pouvoir adhérer au Christ Sauveur. Ce n'était pas l'argent qui les attirait, mais l'appartenance, et c'est dans l'appartenance qu'on leur partageait aussi les biens matériels.

La communion des biens étant cela, étant un signe, un témoignage d'appartenance à la communauté chrétienne, elle se devait d'être libre, pas obligatoire. Et l'Église savait que la liberté humaine de chacun est toujours le fruit d'une maturation, d'un chemin, et qu'on ne peut pas improviser une décision totale et définitive. Même la décision totale et définitive du martyr sanglant est le fruit du mystérieux cheminement de foi et d'amour que Dieu donne de faire. Étienne s'est exercé au partage diaconal des biens et au témoignage de la prédication avant de partager pour le Christ et l'Église sa vie et son sang.

La simulation d'Ananie et de Saphire est grave, non parce qu'elle trompe la communauté sur la générosité de ce couple, mais sur leur liberté dans l'appartenance. Ils ont simulé d'être totalement libres d'appartenir totalement à la communauté. Ils n'ont pas voulu admettre devant tous que leur liberté était en chemin, qu'elle n'était pas prête à tout sacrifier, qu'ils avaient besoin de temps, de l'aide de la communauté et de la grâce de Dieu pour grandir.

Appartenir à la communauté chrétienne est nécessaire pour le salut, mais l'appartenance doit être libre, et, pour être libre, elle doit

être vraie, réelle. Le mensonge détruit la vérité de la liberté, et donc l'appartenance à la communauté qui donne accès au salut.

Une appartenance finalisée à la Trinité

Mais dans l'épisode d'Ananie et de Saphire, et tout spécialement dans les paroles de Pierre à chacun des deux époux, nous est présenté le sens ultime de toute la question. Car, jusqu'ici, on pourrait croire que l'honnêteté par rapport à la communauté serait la valeur et le critère ultimes de cohérence, de liberté, de vérité. Mais qu'est-ce qui distinguerait alors la communauté chrétienne de n'importe quel groupe sectaire ou fondamentaliste ?

Remarquons que ce danger demeure, aussi et surtout pour les communautés chrétiennes, et pour les communautés religieuses et monastiques en particulier. Que de fois l'exigence du sacrifice de ce qui est individuel et personnel n'est fondée que sur la valeur du dévouement à la communauté en tant que telle, à son projet de subsistance, à son image de marque, à sa tradition, à son style, à sa réputation, etc. Les problèmes de relation entre individu et communauté, que nous mentionnions plus haut, ne viendraient-ils pas d'une prétention volontariste dans laquelle la communauté est réduite à la gare terminus du chemin de la vie, de la vocation, du sens de la vie des individus ?

Que dit en effet saint Pierre à Ananie ?

Ananie, pourquoi Satan a-t-il pris toute la place dans ton cœur, pour que tu mentes à l'Esprit Saint et que tu détournes l'argent du terrain ? Quand tu l'avais, il était bien à toi, et après la vente, tu pouvais disposer de la somme, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi t'es-tu mis cette idée dans la tête ? Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu (Ac 5, 3-4).

Et à Saphire il dit :

Pourquoi cet accord entre vous pour mettre à l'épreuve l'Esprit du Seigneur ? (Ac 5, 9).

Dans les deux reproches qu'il adresse à chacun des époux, Pierre mentionne l'Esprit Saint. Il reconduit leur action non à ce qu'ils ont fait à la communauté, mais à ce qu'ils ont fait contre l'Esprit Saint. Ananie et Saphire n'ont pas trahi et trompé la communauté, mais l'Esprit Saint, l'Amour du Père et du Fils. Ils ont trahi et trompé la Trinité.

Cela veut dire que pour Pierre, pour les apôtres, le sens ultime des choix que chaque personne doit faire par rapport à la communauté

chrétienne, des choix qui peuvent aussi être des sacrifices, ne se trouve pas dans la communauté en tant que telle, mais dans la communion de la Trinité, dans l'Amour qui est Dieu, l'Amour qui unit le Père et le Fils. Le sens ultime est la Trinité, la Communion des trois Personnes divines, telle que le Fils nous la dévoile et nous en rend participants : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour » (Jn 15, 9).

Connaître et vivre la communion trinitaire est le sens ultime de chaque personne et de chaque communauté. C'est là que le sens ultime de chaque personne et celui de chaque communauté se rencontrent, s'accomplissent. La communauté chrétienne n'a de sens que dans la mesure où elle permet à l'individu d'entrer par le Christ et la grâce de l'Esprit Saint dans la Communion trinitaire, origine et fin de toute chose, origine et but du cœur humain, de tout cœur humain.

Des communautés abusives ?

Lorsque tout ce qu'une communauté offre et demande n'est pas au service de cette origine et de cette fin ultimes, on tombe dans l'abus. C'est seulement si on garde toujours la communion trinitaire comme horizon constant et ultime de la communauté, que l'on peut accueillir chaque individu dans le respect de sa liberté, et surtout dans le respect du temps de croissance et de maturation dont il a besoin.

Dans le Christ, dans le mystère pascal, dans le don de l'Esprit, l'horizon de la communion trinitaire nous est ouvert maintenant, toujours. « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. » C'est fait, c'est accompli. Mais cet horizon reste ouvert, toujours en attente patiente de notre progrès, de notre consentement libre, de notre retour à la maison du Père. C'est un horizon essentiellement, ontologiquement miséricordieux.

Du fait même qu'il s'est ouvert pour nous et à nous, il se doit d'être miséricordieux, disposé sans conditions à assumer notre misère, notre résistance, nos refus de communion. La Trinité est patiente dans tous les sens du terme : elle « pâtit » pour nous dans la passion du Fils ; elle nous « supporte » dans la Miséricorde du Père ; elle « compatit » avec nous dans la grâce du Paraclet.

Ananie et Saphire ont blasphémé la communion trinitaire, car ils ont simulé un geste qui voulait signifier qu'ils avaient atteint la perfection de la communion. S'ils avaient donné un centime, ou rien du tout, en disant : « Nous ne sommes pas encore capables de communion », ils auraient pu continuer leur chemin communautaire jusqu'au bout, accompagnés et aidés par la communauté et la grâce de Dieu.

Dans cet épisode, ce sont eux qui ont abusé de la communauté. Mais je crois qu'il est plus utile pour nous, dans la situation actuelle de la relation des individus avec nos communautés, de nous rendre compte que si, bien souvent, nos communautés semblent ne pas être des lieux capables de faire grandir et mûrir les individus dans l'appartenance et la communion, cela vient peut-être du fait qu'elles exigent leur conversion trop vite et tout de suite parce que, paradoxalement, elles ne l'exigent pas jusqu'au bout, le bout de la communion trinitaire.

Je crois qu'aujourd'hui, le vrai problème de la relation entre individu et communauté se situe souvent dans notre conception de la communauté. Sans trop nous en apercevoir, nous avons de la communauté une conception subtilement abusive, abusive de la liberté des personnes et de leur vocation fondamentale. Notre conception de la communauté chrétienne est abusive lorsqu'elle n'est pas trinitaire, lorsque l'horizon de tout ce que nous demandons à nous-mêmes et aux autres par rapport à la communauté ne s'étend pas jusqu'à l'Origine et au But de toute communion, la Trinité.

La conversion des communautés

Cela signifie que, peut-être, la première conversion qui est requise dans la situation actuelle de difficulté de relation entre individu et communauté est la conversion des communautés. Avant de prétendre à la conversion des individus, il faut que se convertissent les communautés. Dans l'Église du Christ, la première conversion est celle de la communauté, non celle des individus, car c'est l'Esprit qui réalise la conversion des groupes de fidèles réunis, en des lieux de communion trinitaire. La Pentecôte est la première conversion de l'Église, et toutes les conversions individuelles en sont la conséquence. Les conversions et charismes individuels, comme dans le cas de saint Paul, sont des appels de l'Esprit à intégrer la Pentecôte, le Cénacle. Dit d'une autre manière : la communion des saints est tout d'abord une sainte communion ; en y adhérant les fidèles sont sanctifiés par la puissance de l'Esprit qui agit dans les sacrements, dans la Parole et par ses dons et charismes.

Dans un certain sens, l'individualisme des communautés est alors pire que celui des personnes. Car il y a un individualisme des communautés, lorsque justement une communauté se referme sur son propre projet, quel qu'il soit, souvent très religieux et spirituel, au lieu de se tenir au service du projet de Dieu qui est celui d'associer tous les hommes à la communion du Père et du Fils dans le Saint-Esprit.

Ce qui rend individualiste est le refus, volontaire ou inconscient, de la pauvreté de cœur qui consiste à offrir à Dieu l'espace vide de notre besoin de lui, de notre soif d'amour, d'alliance, de la communion dont lui seul est la source. Mais les individus ne peuvent pas saisir la beauté de la communion si les communautés ne leur en donnent pas l'expérience et le goût. Souvent, nous compliquons ce témoignage, nous en faisons quelque chose de construit, et nous finissons encore par arrêter notre regard et celui des autres à la communauté elle-même, et surtout à l'image que nous voudrions qu'elle donne. Nous ne permettons pas à nos communautés d'être transparentes sur la Trinité, d'être des vitraux traversés par une autre lumière que celle que nous prétendons dégager.

Quelle est cette transparence ? C'est notre pauvreté, notre petitesse, notre misère. Il y a dans la toute première communauté chrétienne réunie au Cénacle un paradigme de dimension contemplative de l'Église dans la pauvreté qui est si simple que nous ne le remarquons plus, et, de ce fait, nous ne pensons plus à l'imiter, à le cultiver.

Alors, ils retournèrent du mont des Oliviers à Jérusalem, qui n'est pas loin. (La distance ne dépasse pas ce qui est permis le jour du sabbat.) Arrivés dans la ville, ils montèrent à l'étage de la maison ; c'est là qu'ils se tenaient tous : Pierre, Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Simon le Zélote, et Jude fils de Jacques. D'un seul cœur, ils participaient fidèlement à la prière, avec quelques femmes dont Marie, mère de Jésus, et avec ses frères (Ac 1, 12-14).

Cette communauté, si on la regarde de près, est toute pauvre. Il n'y a que des personnes désormais conscientes de leur misère, de leur mesquinerie, de leur impossibilité de compter sur leurs forces. Marie aussi est consciente de n'être rien sans la grâce de Dieu qui la remplit. Cette pauvreté les unit et les ouvre au Don de Dieu. La dimension contemplative de leur assemblée est alimentée, et même constituée par leur misère acceptée et offerte.

Lorsqu'on parle aujourd'hui de « dimension contemplative », on pense tout de suite à une spiritualité abstraite, détachée de la vie. On pense surtout à une dimension essentiellement individuelle, privée. J'ai l'impression que ce que l'Occident a perdu avec l'époque moderne est l'ancrage de la dimension contemplative dans la communauté chrétienne, la conscience que c'est tout d'abord la communauté qui est « contemplative », qui garantit l'accès au « Temple » de la relation avec Dieu. De là la crise liturgique de l'Église qui n'a pas commencé seulement après le Concile, car ce n'est pas une crise de formes liturgiques ou de rites, mais une crise du rapport entre

piété individuelle et piété de l'Église, entre prière individuelle et prière de la communauté chrétienne. On pourrait dire que la crise est dans la rupture entre la prière dans sa chambre (cf. Mt 6, 6) et la prière du Cénacle. La porte fermée sur la prière secrète ne coïncide plus avec la porte du Cénacle que la présence du Ressuscité arrive à traverser et que l'Esprit de la Pentecôte ouvre toute grande pour le témoignage du Christ dans le monde.

Ces deux chambres, la chambre secrète, personnelle, et la chambre haute du Cénacle, ecclésiale, communautaire, eucharistique, ne coïncident plus, sont deux chambres différentes qu'on choisit d'après son goût et sa sensibilité. Pourtant, encore une fois, ce qui les unirait serait tout simplement le sens de notre pauvreté. La porte unique qui ferait tout simplement communiquer constamment la chambre secrète de notre cœur et la chambre haute de la communion de l'Église, c'est notre radical besoin de Dieu.

Si nos communautés étaient essentiellement des lieux où nous nous tenons ensemble pour présenter à Dieu la pauvreté de notre cœur, chaque individu se sentirait attiré à nous rejoindre, attiré en sa pauvreté inquiète, qui ne sait pas où se reposer. Car l'individualisme est la fuite qu'on prend devant la misère de son propre cœur. Toute la société nous pousse à cette fuite, mais souvent aussi nos communautés d'Église qui semblent nous demander une force et une puissance supplémentaires, au lieu de nous offrir le repos auquel le Christ nous invite et nous attire par l'humilité et la douceur de son Cœur, le repos du Christ qui est le don du Paraclet.

L'individualisme nous agace, surtout nous, les supérieurs de communautés monastiques qui avons nos brebis constamment sous nos yeux. Il nous agace, parce que nous le ressentons comme un échec de notre mission de bergers, et nous voyons le mal que se font souvent ces confrères par ce choix d'autonomie stérile. Mais, au fond, n'est-ce pas justement pour cela que le Fils de Dieu est venu en ce monde ? N'est-il pas venu rassembler dans l'unité de son Corps les fils perdus du Père dans l'humanité entière ? N'est-il pas, l'individualisme, la simple et constante résurgence du péché originel, comme refus orgueilleux du Dieu qui est communion ? Dans l'individualisme il y a bien sûr l'orgueil d'Adam qui veut être dieu sans Dieu, mais aussi sa peur et sa honte devant sa nudité et sa misère qui le rendent vulnérable face à un monde devenu hostile. L'individu individualiste auquel nous sommes confrontés, aussi en nous-mêmes, est au fond, tout simplement, l'homme qui a besoin de rédemption, d'une libération des liens par lesquels il se lie lui-même à de fausses sécurités.

Ne devrions-nous pas alors tout simplement recommencer par l'évènement chrétien en tant que tel ? La situation de l'homme d'aujourd'hui, de l'Église d'aujourd'hui, de nos ordres et communautés, de nos frères et sœurs aujourd'hui, ne nous demanderait-elle pas, tout simplement, comme chaque génération en deux mille ans a dû le faire, de repartir de ce que le Christ est venu accomplir en ce monde, repartir de ce pourquoi il demeure présent et vivant au milieu de nous ? La vraie question, le vrai défi, n'est pas de savoir résoudre les problèmes de l'homme d'aujourd'hui, mais de lui donner accès au Salut, au Sauveur. Et comment le faire, sinon en le redécouvrant présent au milieu de nous comme il l'a promis : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Mt 18, 20).

Les onze disciples s'en allèrent en Galilée, à la montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre. Quand ils le virent, ils se prosternèrent, mais certains eurent des doutes. Jésus s'approcha d'eux et leur adressa ces paroles : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc ! De toutes les nations faites des disciples, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; et apprenez-leur à garder tous les commandements que je vous ai donnés. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 16-20).

Prosternés devant le Ressuscité en ayant des doutes ! N'est-ce pas parfois un peu notre attitude ? Mais lui s'approche encore plus de nous et remet toutes nos questions au diapason de sa puissance et de sa présence qui, seules, fondent, éclairent et dynamisent la mission de l'Église, donc la nôtre : celle de mettre tous les individus du monde en communion d'amour avec la Trinité.

*Casa Generalizia
dell'Ordine Cistercense
Piazza del Tempio di Diana, 14
I – 00153 ROMA*

Mauro Giuseppe LEPORI, o. cist.
abbé général